



M

Le magazine du Monde

Matteo Messina Denaro
L'HOMME LE PLUS
RECHERCHÉ
D'ITALIE

SPÉCIAL CADEAUX **HOTTE SAISON**

Stéphanie Busuttil (ci-dessous), dernière compagne du sculpteur César, a assisté à l'installation du *Pouce* géant de l'artiste sur le parvis du Centre Pompidou, à Paris, le 28 novembre. Le coup d'envoi du montage de l'exposition rétrospective (en bas, mise en place des *Expansions* n°5 et n°8).



Vingt ans après sa mort, César a les honneurs du Centre Pompidou. Une première pour le sculpteur boudé de son vivant par la critique, tout comme ses contemporains Bernard Buffet, Victor Vasarely ou Hans Hartung. Leur tort ? Avoir manqué le train de l'avant-garde sans doute. Mais surtout leur succès et leur popularité à une époque où il n'était pas bon pour un artiste d'être commercial. Jeff Koons et consorts sont passés par là... Et les has been d'hier retrouvent une place au musée.

PAR ROXANA AZIMI — PHOTOS JULIEN T. HAMON

COMPRESSION EN OR
PORTÉE AUTOUR DU
COU, Stéphanie
Busuttil jubile, à
quelques jours
du vernissage, le
12 décembre à
Paris, de l'exposi-

tion César au Centre Pompidou. Ce moment, la quadra au sourire mutin l'attendait depuis des lustres. Il y a deux ans, la dernière compagnie du sculpteur mort en 1998 à 77 ans reçoit un coup de fil, chez elle, à Bruxelles. C'est Bernard Blistène, le directeur du Musée national d'art moderne en personne, qui porte la bonne nouvelle de cette rétrospective : « C'est le moment ou jamais. »

Je me suis dit : « C'est pas trop tôt ! », se souvient Stéphanie Busuttil, qui précise toutefois : « Même si j'étais contente, je n'aurais pas rêvé les œuvres si on m'avait proposé une expo minable. » Pour cette entrée posthume dans le saint des saints, elle voulait le meilleur. Pas un accrochage de seconde classe comme celui consacré à un autre nouveau réaliste, Arman, en 2010, à Beaubourg déjà, mais réussi sans entrain, presque à contrecœur. Pour César, Blistène a promis de faire les choses en grand, en installant notamment un de ses emblématiques pouces géants sur le parvis du musée. Et il a même laissé à la légataire le soin d'ajouter quelques zakouskis : des minaudières perlées, dessinées par la styliste Olympia Le-Tan à partir des détails d'une impression, ainsi que des pouces en chocolat ou un gâteau en forme de sein, pour un co-branding César-Ladurée. Too much ? Pour Stéphanie Busuttil, il faut ce qu'il faut : « Je sùx que César rentre partout, insidieusement. » Par la grande porte, dans les institut-

Ave César et autres "ringards".

Certes, pour le grand public, le capital sympathie de l'artiste à la barbe fournie est resté intact, son nom étant annuellement attaché au meilleur du cinéma français. Côté intelligent, en revanche, on se pince le nez. César est de ces artistes très célébrés de leur vivant, puis rangés à leur mort dans les oubliettes de l'histoire de l'art. Mais depuis peu, ces anciens « has been » tiennent leur revanche. Bernard Buffet, honni par les bien-pensants pour ses bouquets de fleurs aux couleurs terreuses, a fait l'objet, en 2016, d'une rétrospective au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Depuis début décembre, Hans Hartung est particulièrement mis en avant dans le nouvel accrochage du même établissement. Fin 2016, le Fonds Hélène et Édouard Leclerc, à Landerneau, adouba le peintre, longtemps classé dans la désuète catégorie « École de Paris ». Et ce n'est pas fini : en 2019, le Centre Pompidou présentera Victor Vasarely, connu du très grand public pour avoir orné les panneaux des Atribus de la France entière et, pendant quarante-cinq ans, la façade du siège de RTL, à Paris. Une expo Georges Mathieu,

figure marquante de l'abstraction lyrique d'après-guerre, avec ses œuvres faites d'éclats de couleurs, serait également dans les tuyaux, toujours à Beaubourg.

On revient de loin. Lorsque, à la fin des années 1990, le très sérieux Arnauld Pierre, aujourd'hui respectable professeur à la Sorbonne, se met à écrire sur Vasarely, ses copains lèvent les yeux au ciel. « J'ai eu droit à une ou deux remarques ironiques sur mon mauvais goût », s'amuse-t-il aujourd'hui. Nullement démonté, il en rajoute en s'intéressant à Georges Mathieu, également « paria ». Le galeriste parisien Georges-Philippe Vallois a, lui, toujours aimé les nouveaux réalistes, ces artistes regroupés par le critique d'art Pierre Restany autour de la question de l'appropriation du réel par l'objet. À l'image de César ou d'Arman, ils détournent dans leurs œuvres des objets industriels dégradés : aspirateurs, voitures, combinés de téléphone...

Georges-Philippe Vallois a toujours veillé à mêler cette génération aux plasticiens contemporains. Non sans difficulté. Ainsi se souvient-il d'une scène cocasse à la FIAC...



Bernard Blistène (ci-dessus), le directeur du Musée national d'art moderne, a toujours défendu César. Il prépare depuis deux ans cette exposition, qui démarrera le 13 décembre. Ci-contre, installation de *Plaque femme*.



... en 1995. Un jeune critique d'art en vogue vient le saluer sur son stand. Et tombe sur César. Malaise. Le jeune homme tente de s'esquiver, puis regarde furtivement autour de lui avant de tendre la main au sculpteur. « *C'était la poignée de main Rabin-Arafat, les secondes qui durent une éternité*, sourit Georges-Philippe Vallois. *Les jeunes critiques me prenaient pour une galerie bourgeoise montrant des vieux ringards.* »

Mais que reprochait-on au juste à ces artistes ? D'être « tripal » quand on se devait d'être conceptuel. D'être restés « modernes », voire dans le cas de César « classique », quand il fallait être « contemporain ». « *Ils représentaient un art français qui ne s'était pas remis de s'être fait souffler la vedette par l'Amérique. La planche à billets avait tourné, mais l'histoire s'était écrite sans eux* », résume Stéphane Corréard, directeur du salon annuel Galeristes. Bref, ils n'ont pas pavé la voie des nouvelles tendances. Codirecteur du Consortium, un centre d'art de Dijon, et fan de Bernard Buffet,

Éric Troncy le pose ainsi : « *Ils formaient sur le chemin de l'histoire de l'art des culs-de-sac qui obligent à rebrousser chemin.* »

T

OUT AVAIT POURTANT BIEN COMMENCÉ. DANS LES ANNÉES 1960, César était un jeune artiste prometteur. Ses expositions parisiennes à la galerie Claude

Bernard se déroulaient à guichets fermés. Sa notoriété était telle qu'il fallait fermer la rue des Beaux-Arts pour endiguer le monde. Révélé en 1955 par l'exposition « Le mouvement », à la galerie Denise René, et son *Manifeste jaune* posant les bases de l'art cinétique, Victor Vasarely a tout de suite été plébiscité par la grande bourgeoisie éclairée. Tous ont joui d'un marché dynamique. César vendait aux Rothschild et au baron Lambert,

Vasarely séduisait Pompidou. Hartung se vendait alors mieux que Pierre Soulages. Mais justement, tous ces artistes n'ont-ils pas été victimes de leur succès ? « *On ne pouvait pas monter dans un avion sans que l'hôtesse de l'air fasse un hommage à César dans le micro* », raconte Stéphanie Busuttill. Buffet faisait davantage la « une » de *Paris-Match* avec ses voitures de sport que celle des revues d'art spécialisées. Et son clown a été définitivement ringardisé par la « *touche personnelle* » de déco de Josiane Balasko dans *Les bronzés font du ski*. Surnommé par Malraux le « *calligraphe occidental* », Mathieu avait vulgarisé l'abstraction lyrique en la transposant sous Giscard sur la pièce de 10 francs, puis sur le logo d'Antenne 2 et le trophée des 7 d'or. Plus pompidolien, Vasarely est tombé de son piédestal pour avoir orné les panneaux JC Decaux. Tous portent leur croix d'avoir été appréciés du grand public à une époque où l'art contemporain n'intéressait pas grand monde. ...

... « *Le prénom de César, choisi en référence à l'empereur et à Pagnol, ne lui a pas servi* », soupire Bernard Blistène, qui l'a défendu contre vents et marées. Les nouveaux arbitres du goût ne pardonnent pas au sculpteur ses virées chez Castel cigare au bec, ses ripailles au Stresa, l'une des tables italiennes les plus chères de la capitale. « *Jean Tinguely et sa salopette bleue, ça faisait plus artiste que César et ses sorties mondaines* », regrette Georges-Philippe Vallois.

« *Les gens font cette équation simpliste : légèreté de vie égale légèreté de l'art* », résume une historienne d'art. Parce que trop populaires, trop présents dans la rue et les objets du quotidien, trop proches des médias de masse, ces artistes sont passés pour peu radicaux. Et, de fait, ils n'étaient pas d'avant-garde. À la différence d'un autre artiste extrêmement populaire lui aussi, Picasso. Vivant l'hiver rue La Boétie dans un appartement bourgeois, le maître espagnol était de toutes les premières de théâtre et des grands rendez-vous mondains. L'été, il migrait vers la Riviera. Mais voilà, Picasso n'a jamais radoté, et s'est réinventé sans cesse. Il ne s'est pas non plus dévoyé dans les produits dérivés, ou la facilité. Et malgré son train de vie, il ne s'est pas mis en scène avec les attributs du nouveau riche.

Autres temps, autres mœurs. La mondialisation financière est passée par-là, remodelant les valeurs, et les réseaux sociaux, réhabilitant l'auto-promotion. Le modèle de l'artiste socialement intégré auprès des célébrités a pris le dessus sur le créateur dans sa tour d'ivoire. On peine à imaginer au temps de Jeff Koons que la Rolls de Bernard Buffet ait pu passer pour arrogante. Idem pour le train de vie de César ou Arman. Les têtes de gondole, comme Takashi Murakami et Damien Hirst, ont tous d'immenses ateliers, voire de vraies holding, avec des centaines de petites mains à leur solde. Et ils valent cher, bien plus cher que Buffet, César et consorts. Difficile quand on adoube Koons, qui collectionne les tableaux de maître, ou Hirst, dont la fortune est estimée à 262 millions d'euros, de jeter la pierre à leurs aînés, dont le seul tort était de vivre sur un grand pied.

Les vieux critiques les plus austères ont mis du vin – ou du champagne – dans leur eau. Une jeune génération de curateurs est également arrivée à la manœuvre. Et elle ne se contente pas de regarder les autres continents. Elle s'attaque aussi aux angles morts, aux zones interdites, ignorant les cancans d'un autre âge. Et cette génération prompte à tuer le père adore réhabiliter les grands-pères. Avec ce qu'il faut de saine candeur. Quand, en 2010, le tout jeune Thomas Schlessler découvre les explosions chromatiques de Hans Hartung, réalisées six mois avant sa mort, en 1989, il pense avoir affaire au travail d'artistes actuels. « *Un peu bêtement, devant quelques collègues historiens de l'art, je demande : "De qui est-ce ?"* », raconte-t-il. En

Ces artistes disparus, on les aime au futur antérieur. Moins au présent. Ils restent vintage, comme le fauteuil orange défraîchi de Paulin dans un salon design. Mais toujours pas contemporain.

son for intérieur, il pense John Armleder ou Katharina Grosse, deux artistes très appréciés aujourd'hui. Sourires embarrassés, pour ne pas dire consternés de ses aînés. « *Mais, c'est de Hartung !* », lui répond-on, réprobateur. « *Une pensée absurde, que j'ai heureusement tue, m'a traversé l'esprit : "Serait-il encore vivant ?"* », poursuit-il, contrit. Ces jeunes commissaires font le ménage dans les commentaires et positionnent autrement ces vieilles gloires. « *Regarder Hartung de près, c'est renverser les lieux communs et constructions historiques convenues du XX^e siècle* », affirme Thomas Schlessler.

S

I ÉRIC TRONCY-S'INTÉRESSE DEPUIS 1998 À BERNARD BUFFET, c'est par esprit de contradiction. « J'ai toujours eu de l'admiration pour

ce qui est dérangeant, confie-t-il, non sans snobisme. Exposer Hirst, c'est totalement inoffensif, ça correspond à l'idée très pépère qu'on se fait de l'art contemporain. Buffet, en revanche, suscite toujours une irritation phénoménale. » Quant aux jeunes artistes, ils se fichent pas mal des haut-le-cœur de l'intelligentsia. « *Ils s'intéressent plus à la popularité qu'à l'avant-garde* », lance un curateur implacable. Cette popularité n'est d'ailleurs pas pour déplaire aux jeunes marchands. Le galeriste Emmanuel Perrotin, qui compte dans son écurie des artistes bankable comme Murakami, représente désormais la succession Hartung. La jeune, puissante et mondaine marchande new-yorkaise Amalia Dayan expose César.

Et les musées s'interrogent. Car il y a l'impératif de l'audimat. À Beaubourg, personne ne

proteste quand la direction décide de programmer César, Vasarely, Mathieu ou Hartung. Bien que décédés, les « has been » sont toujours chers au cœur des gens, et pas uniquement à celui de nos grands-parents. Leurs images sont photogéniques. Qui a oublié les jeux optiques de Vasarely ? Ou les explosions colorées tout droit sorties des tubes de Mathieu ? « *Ils nous rattachent à un moment heureux, idéalisé, celui des "trente glorieuses"* », admet Arnaud Pierre. De là à attendre d'eux le succès des Vieilles Canailles, il n'y a qu'un pas. « *C'est Radio Nostalgie, les tubes des artistes dou-dous qui rappellent notre jeunesse* », constate avec humour Stéphane Corréard.

Voilà bien le problème. Ces artistes disparus, on les aime au futur antérieur. Moins au présent. Ils restent vintage, comme le fauteuil orange défraîchi de Paulin dans un salon design. Mais toujours pas contemporain. Quand un grand galeriste parisien présente chez lui une toile de Buffet, c'est au sein d'une installation très conceptuelle de Claude Rutault. Pas tout seul sur un mur. Le kitsch ou le mauvais goût a ses limites. Ces artistes jouissent d'un nouveau capital sympathie. Et leur cote a repris des couleurs. Mais ils restent modestes et n'atteignent pas les scores des Américains de leur génération, que ce soit les expressionnistes abstraits ou les artistes pop.

Aussi, sur le fond, rien ne change, ou si peu. « *Une exposition n'est jamais une réhabilitation, assure Éric Troncy. C'est une erreur de langage, une imprudence désinvolte, elle peut y mener si elle est convaincante, si l'époque le veut.* » L'époque a ses limites. Avec 150 000 visiteurs au compteur, l'exposition Bernard Buffet fut un succès. Mais pas au point de refaire du peintre du misérabilisme une superstar. ☹

« César » au Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. Du 13 décembre 2017 au 26 mars 2018.
www.centrepompidou.fr